

La vitesse et le fortuit

Yves Lacroix

Volume 21, Number 1, Fall 1988

Yves Thériault : une écriture multiple

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500838ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500838ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacroix, Y. (1988). La vitesse et le fortuit. *Études littéraires*, 21(1), 87–102.
<https://doi.org/10.7202/500838ar>

Article abstract

Elements of periodicity are analyzed in *les Ailes du Nord*, a series of six novels which appeared from 1959 to 1962. First noted are the consequences of hasty writing: contradictions, approximations, certain incoherences. These observations lead to a description of fortuity in the creation of the stories, whose themes are equivalent to destiny, duty, and vitality. It is remarkable that such a precursory (documentary) text manages to inspire the imaginary world of the novels, whose recurring theme is the Law, more intrinsic than passed down. As the young hero is gradually weaned away from the imaginary, personal experience is relinquished in favour of the establishment of commercial enterprise and the acknowledgement of the inherent contradiction of the national mission of bush pilots in a country which is also inhabited by American Indians.

LA VITESSE ET LE FORTUIT

yves lacroix

Pour Renald Bérubé
si son amitié l'agrée

La série *les Ailes du Nord* aurait été conçue pour les garçons de douze à quatorze ans¹. Elle comprend six courts romans d'aventure, d'une soixantaine de pages, parus chez Beauchemin, au rythme de deux par année, de 1959 à 1962². Ils comptent tous une soixantaine de pages, l'«achevé d'imprimer» posé sur la soixante-troisième, exception faite de celui de *l'Homme de la Papinachois*, repoussé d'une page. Yves Thériault s'est tellement vanté d'écrire rapidement que nous ne résistons pas à la tentation d'examiner d'abord la périodicité de ces livraisons. La publication, précipitée, des deux premiers textes, en novembre 1959, fut suivie de deux autres en mars et en mai de l'année suivante; *la Loi de l'Apache* et *l'Homme de la Papinachois*, annoncés dans le «résumé» liminaire de *la Revanche du Nascopie*, parurent dans l'ordre inverse de leur chronologie³. Les quatre manuscrits ont donc été, sinon soumis en même temps, du moins préparés dans une même foulée.

Bien que l'impression d'une continuité de la rédaction s'impose moins à la lecture du *Rapt du lac Caché* et de *la Montagne*

sacrée, on peut la présumer de la courte extension temporelle de l'ensemble. En effet, en dépit d'une périodicité de publication étalée sur un peu plus de trois ans, les six aventures se succèdent immédiatement au cours des mêmes vacances scolaires. Les enfants arrivent sur les lieux dans *Alerte au camp 29*, forcément dans les derniers jours de juin (p. 9). Dans *la Montagne*, il est « presque temps [...] de retourner aux études » (p. 23). Il est même précisé que la rentrée devait s'effectuer au début de septembre mais que le père a obtenu de garder ses enfants auprès de lui jusqu'au « quinze du mois ». Cette unité diachronique, de faible pertinence pour une série dont les récits sont autonomes, et même en décalage avec une périodicité étendue sur plus de trois ans, a pour seule fonction apparente de fonder dans une vraisemblance diégétique l'immuable adolescence des héros.

En dépit de cette précipitation relative de la rédaction, les histoires ne correspondent pas toujours aux projets explicites. Si chaque récit s'achève sur la scène initiale du suivant, l'incipit de ce dernier ne reprend jamais exactement l'énoncé du premier. L'**histoire** peut correspondre, mais le **récit** est recommencé autrement ; cette distinction des niveaux est d'ailleurs proposée par l'explicit du premier roman : « Mais c'est une autre histoire [...]. Nous en ferons le récit une autre fois » (*Alerte*, p. 62). Voyons le cas le plus simple, l'articulation des deuxième et troisième récits. À la fin de *la Revanche*, un appel de klaxon surprend Marc et ses enfants...

Surpris par ce visiteur intempéstif, la famille Boivin sortit sur la véranda. Une petite voiture anglaise décapotable arrivait à la barrière, conduite par un jeune homme brun, très mince, qui souriait de toutes ses dents et leur faisait bonjour, de la main.

— **Papa, dit Lise qui paraissait très impressionnée, qui est-ce ?**

[...]

— **C'est Bob Gravel, dit-il, le nouveau pilote.**

— **Mais [sic] s'exclama Yvon, il est bien jeune ?**

— **À peine un peu plus de dix-huit ans, répondit Marc (p. 60).**

L'ouverture du roman suivant inscrit l'histoire dans une antériorité du récit marquée par le temps des verbes ; le déplacement des héros de l'intérieur à l'extérieur de la maison n'a plus à être signifié ; la description du nouveau pilote, retardée, s'amplifiera,

et l'identification sommaire des lieux et des personnages renseignera rapidement le nouveau lecteur. Reste à présenter la nouvelle intrigue.

Quand Bob Gravel arriva à l'installation du Transport Aérien Mistassini, il surprit tout le monde — Lise surtout — par son apparente jeunesse.

Le voyant venir sur le chemin d'entrée de la propriété, Lise n'avait pu s'empêcher de pousser une exclamation !

Et Yvon s'était écrié :

— Comme il est jeune !

— En effet, répondit Marc Boivin, leur père, il n'a que dix-huit ans, ou peut-être un peu plus (*la Loi*, p. 7).

On ne pourrait mieux illustrer la liberté d'un conteur épisodique. Mais cette fidélité de la deuxième narration est exceptionnelle.

Dans le raccord des autres récits, des variations trahissent l'improvisation du conteur. La moins importante se trouve dans le passage du *Rapt à la Montagne*. Nous en citerons deux plus flagrantes.

À la fin d'*Alerte*, le pilote d'un *Piper* demande qu'on répare le générateur de son avion (p. 62) ; dans *la Revanche*, il exige plutôt qu'on retire les deux sièges arrière de l'appareil (p. 8), semblant oublier le générateur.

À la fin de *la Loi*, Marc Boivin se trouve sans pilote pour son deuxième appareil ; il est écrit qu'il mit « presque deux semaines à trouver un homme ».

Cela arriva [...] alors que Marc dut accomplir un atterrissage forcé, entre Fort Chimo et Bersimis. Un atterrissage qui pouvait signifier la mort, l'écrasement dans les montagnes, et qui ne fut rien de tout cela à cause d'un homme, à cause d'un rêve, et à cause d'une bouteille... Mais cela est sûrement une autre histoire... (p. 58-59).

Or, cette fin prometteuse ne trouve aucun écho dans le roman suivant. Au début de *l'Homme*, le patron se cherche bien un pilote pendant quinze jours. Tout à fait inutilement. Le roman se termine sans qu'aucun des risques et des adjutants évoqués ne soit apparu. Quand s'achève la série, Marc est toujours seul aux commandes de ses appareils.

Nous observons une inattention plus discrète mais tout aussi réelle dans l'organisation du référent temporel. Ainsi, le premier roman commence à la fin du mois de juin, et le dernier s'achève au début de septembre de la même année. « C'était le

six septembre », est-il précisé au début de *la Montagne* (p. 23), et cette dernière aventure occupera les héros pendant deux jours. Or, l'examen attentif des références temporelles révèle que cet été de vacances dure quatre mois. Les dates sont rarement indiquées mais les notations de chronologie et de durée permettent d'établir qu'*Alerte* s'achève à la mi-août, *la Revanche* à la fin du même mois ou au début du suivant, *la Loi* dans la troisième semaine de septembre, *l'Homme* un mois plus tard, *le Rapt* à la fin d'octobre. Le bref incident de *la Montagne* se produit donc à ce moment-là et non en septembre comme le prétend le narrateur.

Ces décalages profitent du fait que l'articulation temporelle des récits est toujours faite du précédent vers le suivant, jamais à l'inverse. Par exemple, quand est décrite à nouveau l'arrivée d'un avion délabré, au début de *la Revanche*, il n'est pas rappelé qu'à la fin d'*Alerte* cette irruption survenait deux semaines après l'exploit précédent. De même, à l'ouverture de *l'Homme*, l'adverbe « maintenant » se réfère moins au récit précédent qu'il ne constitue le référé de la détermination temporelle suivante : « au bout d'une quinzaine de jours... » (p. 7). Cette défaillance de la mémoire permet d'écrire dans *la Loi* que « c'était un magnifique soir d'août » (p. 14), alors que la diachronie en est à la mi-septembre. Dans *le Rapt*, enfin, cinq semaines plus tard, on lit que c'est encore en août qu'une héritière imprudente pose son hydravion sur le lac Caché (p. 16).

Une invraisemblance de *la Montagne* permettra de caractériser cette insouciance. Le narrateur situe l'histoire en septembre, ce qui lui permet de mettre en cause les grands vents d'équinoxe (p. 23). Le vieux Manitush ordonne aux héros de ne plus survoler la montagne sacrée des Montagnais de Betsiamites, parce que son passage fait fuir les esprits de la pluie « vers les montagnes sacrées des Nascapie [*sic*] et des Cris » (p. 11). La fable est belle. Mais quand des vents violents empêchent le pilote de contourner la montagne et l'obligent à enfreindre sa promesse, le Montagnais prédit à sa bande :

Maintenant [...] nous n'aurons pas de pluie pour quarante jours et quarante nuits. La forêt deviendra sèche. Peut-être prendra-t-elle feu (p. 31).

La fable était belle mais peu vraisemblable, car les Amérindiens, quelles que soient leurs traditions, ne peuvent guère craindre en septembre une sécheresse de quarante jours.

Pressé par sa passion de dire, le conteur est moins préoccupé d'exprimer les durées, les rythmes ou les cycles — dont dépendraient par exemple une transformation des personnages, un vieillissement inadmissible — que d'assurer une chronologie immédiate de son histoire, la clarté ponctuelle des anachronies simples de son récit. Cet essaim de références temporelles assure cependant à l'histoire un effet de réel superficiel, facile et rapide, en dépit de quelques inattentions. Il en est de même de la précision géographique et des citations montagnaises.

La base de la compagnie Transport Aérien Mistassini est inscrite au centre d'un réseau de communications qui dessine autour d'elle la réalité du territoire québécois. Les principaux points de visée en sont les tours de contrôle de Sept-Îles, Baie-Comeau, Mont-Joli, Roberval, Chicoutimi et Chibougamau (*Alerte*, p. 18). Nous n'avons pas vérifié l'existence réelle de tous les lieux évoqués, dans tous les romans de la série, ni les distances ni le temps qu'il faudrait pour les atteindre, mais une enquête sommaire révèle que la plupart des noms apparaissent au répertoire toponymique de la province de Québec, tous situés autour du Saguenay, au nord-ouest du lac Saint-Jean ou dans le Nouveau-Québec. Cette cartographie du territoire, cette topologie référentielle n'a pourtant pas d'existence romanesque : jamais décrite, elle demeure inerte. Souvent simple dénomination, elle se démarque peu de l'énumération et sert tout au plus à préciser occasionnellement les directions et les distances. Les installations de la compagnie constituent le seul endroit thématé par des descriptions et des fonctions événementielles. Or, sa localisation est contradictoire en dépit d'une conviction emportée par la référence au lac Mistassini.

La force référentielle est telle que l'énonciation en est d'abord élidée. En effet, il est écrit, dans le liminaire d'*Alerte*, que Marc Boivin « obtient une certification et inaugure le Transport Aérien Mistassini. À l'autre extrémité du lac, presque en forêt, il installe un quai d'accostage... » (p. 7). Le début de la deuxième phrase (« l'autre extrémité ») n'a pas de référent contextuel, mais personne ne doute pour autant qu'il s'agisse du lac Mistassini. Le site, confirmé dès l'incipit (p. 9), est précisé quelques pages

plus loin : « ... il y a une route de camion qui vient jusqu'ici, depuis Roberval. Il n'y a pas d'autre compagnie aérienne à proximité. Seulement à Roberval, et c'est encore assez loin » (p. 14). Cet état d'isolement, conforme à la thématique de l'œuvre, entre pourtant en contradiction avec l'évaluation de certaines distances. Ainsi, dans *la Loi*, le fils Boivin atteint les rives du lac Saint-Jean « en moins d'une heure », dans une Dauphine : une distance de 450 km ! « Puis, filant sans ralentir sur le chemin de ceinture [*sic*], il arriva en quelques minutes à Dolbeau » (p. 31). Cette célérité aurait plus de vraisemblance si le voyageur était parti de Mistassini, petite localité sise sur la rivière du même nom, au nord du lac Saint-Jean. Cette hypothèse est d'autant plus intéressante qu'un monastère trappiste y est érigé, juste en face du village. C'est là que se retirait parfois le mécanicien Roger⁴. Si c'était le cas, cependant, il n'y aurait qu'un kilomètre entre la base des Boivin et Dolbeau. Force nous est donc d'admettre que l'auteur a confondu, dans sa documentation, **rivière** et **lac** Mistassini, la petite ville près de Dolbeau et le lac qu'on trouve sur les cartes 450 km plus au nord.

Des approximations semblables caractérisent le recours à la langue montagnaise. L'effet de compétence est impressionnant quand le vieux Manitush (diminutif montagnais de Mathieu) s'adresse dans sa langue à Marc Boivin puis aux gens de sa bande. D'abord peu convaincant, à la fin du *Rapt*, en prétendant qu'il faut faire « pow-wow », puis au début de *la Montagne* en qualifiant Lise de « papoose », termes galvaudés par le cinéma et empruntés à quelques cultures des plaines, il a par contre raison de dire : « Shtuassim ? [...] Ton enfant ? » (*Montagne*, p. 10). Le narrateur partage cette assurance en affirmant plus tard que la vallée adoptée par les dissidents montagnais a été nommée par eux « Otseshk [...] [p]arce que les rats-musqués y abondaient et constituaient une chasse facile » (p. 19). Les citations les plus autoritaires trahissent cependant une connaissance fort approximative. Ainsi en est-il des propos de Manitush aux trois Anciens qui l'ont encouragé à négocier avec Marc Boivin :

Vous m'avez dit, tous les trois : va le voir et tu reviendras. *Matshi notoapem minuats tsekutse tokushenln!* J'y suis allé et je reviens (p. 21).

Les lexèmes isolés correspondent grossièrement à l'énoncé de la traduction, mais leur organisation en phrase manque de

pertinence. Le vieillard dit à peu près : « Va-t-en/je vois/encore/ tu vas pouvoir/arriver »⁵.

Rien dans ces romans, aucune information à propos des Amérindiens, aucune observation précise, singulière, n'a la fulgurance du détail qui ne s'invente pas. Justement, tout s'invente chez Thériault, à partir d'une documentation comme celle que peut fournir le livre de Paul Provencher publié quelques années auparavant (voir nos notes 10 et 11), ou comme celle que lui a fournie une descendante de Napoléon-Alexandre Comeau pour la rédaction de *Roi de la Côte Nord* (1960).



L'écriture de Thériault est tout entière tendue vers l'aval du texte, dans une volonté de tirer de l'épisode en cours l'imagination du suivant. Dans une mémoire diffuse de l'amont, les réajustements se font plutôt au fil de la composition que par correction du texte antérieur. Ce disant, nous pensons moins aux fautes grammaticales, impropriétés, imprécisions ou ponctuations défectueuses, qu'à la poussée irréversible du récit, alors que les détails et les circonstances apparaissent à mesure que le réclame la scène⁶. Ainsi, dans *la Loi*, Yvon force un bandit à poser son avion :

Avant même que le Cessna se soit immobilisé, [le fugitif] ouvrit la portière et sauta.

Yvon avait prévu le manège. Il remarqua aussi qu'en sautant, le ravisseur avait perdu son pistolet (p. 40).

La dernière phrase corrige une situation qui eût fait paraître invraisemblable la présomption du jeune homme. Il en va de même dans *la Montagne*, quand Marc récupère un blessé.

Il le coucha sur le siège arrière et l'y arrima avec deux ceintures de sécurité. Il avait pensé la blessure du mieux qu'il avait pu, grâce à la trousse de premiers soins qu'il avait pris la précaution d'apporter (p. 38).

Cette fois, deux brèves analepses télescopiques opèrent la correction, en rappelant **in extremis** les soins prodigués au blessé grâce à la trousse apportée fortuitement.

Nous empruntons ce dernier mot au texte de *la Loi*. Bob Gravel, le nouveau pilote de l'entreprise, n'est pas le preux

aventurier qu'imaginait la trop jeune Lise : « Il fallut une circonstance fortuite pour que le groupe entier pût s'en rendre compte » (p. 55). Le fortuit. Après une première histoire d'enlèvement, dans laquelle le jeune homme avait manqué d'audace, il fallait qu'une deuxième menace permette de révéler la poltronnerie de l'amoureux et rassure le père sur les sentiments de sa fille. Voilà qui nous semble caractériser souvent la séquence événementielle de ces récits : l'inopiné. La surprise, mais surtout la bonne fortune. Dans *la Montagne* : le *Cessna* de Marc Boivin, endommagé par un tir montagnais, s'abat sur le lac, penche sur le côté puis s'enfonce : « Par bonheur, il n'y avait que quelques pieds d'eau à cet endroit du lac... » (p. 42). Les heureux rebondissements ne se font jamais attendre. À deux reprises, des truands repentis sauvent la mise en trahissant leurs complices⁷.

Le fortuit romanesque, c'est aussi le destin, le concours de circonstances : pour les enfants, l'absence des adultes quand retentit l'appel d'aide ou que surgit le malfaiteur ; pour les adultes, l'obligation contractuelle de répondre aux aléas du métier. Mais le devoir du pilote de brousse, c'est d'abord une fidélité à soi-même, à son besoin d'impromptu, de risque et d'une invention de tous les instants⁸.

Cette fois, nous empruntons le terme « destin » au fils apprenti-pilote, qui le propose pour caractériser les conditions initiales de l'aventure : la solitude des enfants, un appareil immobilisé contre le quai, des hommes à sauver. En effet, quand le frère et la sœur apprennent l'intention du père de confier le deuxième avion à un autre pilote, dans leur lutte contre les feux de forêt,

Yvon rit doucement.

— **Tu vois le destin ? S'il [le père] était venu hier, nous n'aurions pu sauver ces hommes !**

— **Yvon, dit Lise d'une voix grave, attends... Ils ne sont pas sauvés. Tu n'as pas encore décollé de là... (Alerte, p. 51).**

Il faut examiner les deux répliques. Yvon n'a pas encore achevé son exploit, il n'a pas réussi encore « le test suprême » (p. 52). L'inquiétude est surtout exprimée par le plus vieux des rescapés, « celui qui semblait leur chef » (p. 53). Le jeune pilote a trouvé dans l'aventure une assurance orgueilleuse dont le principe est la fatalité : « Je n'avais pas de choix. Personne d'autre ne serait venu et vous étiez en danger » (p. 55). Voilà

qui suffit à emporter toutes les invraisemblances, la première étant qu'après quinze jours d'apprentissage, un garçon de seize ans pilote seul un *Cessna* et accomplit sur le lac étroit une manœuvre audacieuse pour enlever son appareil⁹. Dans *la Loi*, c'est avec une témérité pareille qu'il fonce à la poursuite du ravisseur de sa sœur, à bord d'un avion « emprunté » à Dolbeau. « Yvon avait fait son devoir et il l'avait bien fait », conclura le narrateur (p. 41) ; mais en focalisation interne de l'adolescent, il avait déjà écrit que « c'était vraiment son travail à lui, celui que le destin lui imposait » (p. 30).

Les mots **devoir**, **destin** et **vital** sont autant de prédicats pour décrire la toute-puissance du jeune personnage. Quand il s'est trouvé devant le tableau de bord du *Piper Apache*, la difficulté, vite apparue, n'a pas freiné pour autant l'audace du héros : « Qui ne risque rien, n'a rien. Pour Yvon, il était vital d'atteindre le ravisseur et l'avion volé » (p. 31-32). Un examen de « quelques minutes » suffisait. Question de vie ou de mort, cette assurance était justifiée dès le premier roman : « Je ne me tuerai pas. Je ne peux pas me tuer, il y a cinq vies à sauver » (*Alerte*, p. 40). Il ne fait pas de doute que cet impératif thématise également le principe même du personnage :

Il accomplissait ces gestes par une sorte d'instinct, se découvrant tout à coup des réflexes et une sorte de froid et précis calcul qu'il ne savait pas posséder. On eût dit qu'en lui une sorte de seconde nature commandait chaque manœuvre, décidait des gestes sans qu'il eût à y réfléchir (*Alerte*, p. 50).

Voilà bien l'aisance d'un héros de Thériault, son élégance dite **naturelle**, dite **instinctive**. Pour fonder la vraisemblance de leurs comportements, le narrateur écrit qu'« Ils possédaient tous deux la grande candeur et l'audace tranquille de la jeunesse » (*Revanche*, p. 49). Fort bien. Le merveilleux commence quand l'innocence est chaque fois renforcée par l'exploit. La **candeur** et la **jeunesse** caractérisent autant le conteur que les personnages.



Il nous a semblé cependant que toute la stratégie de ces récits reposait sur un texte préalable, celui de *la Loi*, que nous dirons d'abord documentaire. Nous avons donc considéré la structure du premier roman comme un protocole de lecture de la série.

Le troisième chapitre d'*Alerte* constitue une sorte de reportage à peine individualisé sur les incendies de forêt qui mobilisent les pilotes « de brousse ». Le premier chapitre thématise l'entreprise commerciale, le suivant, la forêt dont on décrit d'abord les conditions paradisiaque puis les dangers générés par le soleil permanent. Dans les deux chapitres, l'information est transmise aux enfants par le père, qui décrit par exemple quelle sera leur fonction dans l'entreprise nationale de résistance aux feux de forêt. Le troisième chapitre actualise l'hypothèse, conforme son programme aux prédictions du père, mais sous forme de documentaire sur cette entreprise exceptionnellement spectaculaire, tout de même exemplaire de l'activité coutumière des pilotes de brousse. Dans un premier temps, le narrateur en appelle deux fois d'une expérience visuelle de l'événement :

... il faut avoir vu pour bien imaginer...

[...]

Qui n'a jamais observé le dévouement des volontaires, qui n'a pas vu quel immense effort ils doivent fournir, ne peut concevoir... (p. 28).

C'est sur cet apprentissage que se fonde l'autorité du narrateur-descripteur. Dans sa conformité à ce portrait type, Marc Boivin apparaît dans un deuxième temps comme une figure inspirée par le texte du documentaire¹⁰.

Mais la fonction du pilote est double dans cette aventure. À titre d'adjuvant du Ministère des terres et forêts, il dramatise le document en l'illustrant par son activité romanesque ; à titre de destinataire, il gagne à l'aventure une expérience accrue de la forêt, une habileté nouvelle de la manœuvre. Cette deuxième partie de la narration, en focalisation interne, permet au pilote d'incarner la connaissance du narrateur dans la diégèse. Il est son index. De là lui vient l'autorité manifestée dans le premier paragraphe du roman, une aisance dans la manœuvre que répétera son fils.

Nous évitons d'écrire que cette connaissance est transmise au fils. En effet, si son apprentissage est évoqué, il n'est jamais décrit. Le texte du protocole se présente en focalisation interne du fils, comme la science infuse d'une Loi, quand vient son tour de passer aux actes, le temps venu de son aventure :

Des phrases éparées lui couraient dans la tête. « Pousser le volant pour descendre, le tirer à soi pour monter, tourner à gauche, à droite, obliquer les ailerons pour un virage plus incliné et moins brusque... Le bouton du démarreur... Vérifier l'arrivée d'essence... » (p. 41).

En dépit de l'importance accordée au père au début du roman, Yvon, l'objet/sujet principal de la focalisation interne, est l'index le plus fréquent du narrateur, l'objet/sujet d'un savoir presque instantané. En effet, assimilée à la documentation du troisième chapitre, l'activité du père participe davantage des thématisations de l'incendie (la menace) et de la fonction du pilote de brousse (le programme du héros) qu'il n'est lui-même l'objet/sujet de l'aventure.



À l'arrivée de ses enfants, Marc Boivin leur a proposé un double objectif : la réussite d'**une entreprise commerciale** (« J'ai cru qu'en m'installant ici, je faisais une bonne affaire... » p. 19) et **la mission nationale** que l'ampleur de l'exposé privilégie :

...souvenez-vous que la moindre besogne, le moindre effort, tout ce que vous ferez contribuera pour une part et peut-être plus importante que vous ne croyez, à reculer un peu plus les horizons, à enrichir un peu plus le pays, à améliorer un peu plus le sort des Canadiens... (p. 19).

C'est la défense du territoire qui engage d'abord l'activité générale des *Ailes du Nord*. L'aventure proprement dite, dont l'exposé du programme appartient au conteur plutôt qu'au personnage du père, **l'aventure personnelle** est l'apanage du fils, elle commence au quatrième chapitre quand il s'installe aux commandes d'un *Norseman*. Il en sera de même dans le roman suivant. « L'avion mystérieux » (*Revanche*, chapitre I) inspirera d'abord « le rêve de Lise » (chapitre III), la quête de l'or sera son projet, mais l'action ne s'engagera vraiment qu'avec « l'aventure d'Yvon » (chapitre VI). Le sujet de la séquence est explicite.

Pourtant, cette fonction du jeune personnage sera progressivement délaissée. On peut déjà déceler les symptômes de ce délaissement dans le premier roman, quand la sanction héroïque est d'abord confiée à des spécialistes étrangers, alors que le personnage paternel s'inquiète prudemment de la précocité du héros. La tendance s'accroît dans *la Revanche*. Informé de leur audace, Marc Boivin endosse sa fonction d'autorité pour reprocher à sa fille d'avoir incité l'aîné à une désobéissance dangereuse. Il ne reproche pas à ses enfants de s'être abandonnés à la fièvre de l'or ni de vouloir spolier le prospecteur malhonnête du trésor maudit, puisqu'il se charge dorénavant

de l'opération, mais de s'être chargés eux-mêmes de la fonction héroïque.

Dans *la Loi*, l'héroïcité du jeune homme est sanctionnée par sa jeune sœur, au grand dam du pilote engagé, mais elle est récusée et dénoncée par le père, au nom des « Lois et règlements du Ministère du transport ». Il faut que Boivin soit à son tour confronté à l'urgence pour se souvenir des qualités particulières du pilote de brousse, telles qu'il les a lui-même illustrées dans le premier roman — l'individualité, le volontariat et le risque — et conformer son agir à celui de son fils : « Je n'avais peut-être pas songé que s'il s'agit de sauver une vie humaine... » (p. 50). Dans le roman suivant l'aventure est collective. Il reste à Yvon l'initiative d'un seul épisode (*l'Homme*, chapitre VIII), alors que, dans *le Rapt*, il se contente d'assister son père dans la recherche du lac Caché. Il est absent de l'agir efficace de *la Montagne*. La série s'interrompt à la fin d'une saison prolongée, quand les enfants ont perdu progressivement leur fonction de héros. La série se trouve alors privée de son inspiration initiale, sans projet recevable.

Dans ses entretiens avec Carpentier, afin d'excuser sa désaffection d'une prétendue expérience de pilotage, Thériault prétendait que **l'entreprise commerciale** y tenait plus de place que **l'aventure personnelle**¹³. L'auteur ne s'étant vraisemblablement jamais livré à cette activité¹⁴, on pourrait considérer qu'il témoignait alors de son travail romanesque. Le dernier épisode de la série le confirmerait. Quand les Montagnais construisent une piste à Marc Boivin, à la fin de *la Montagne*, c'est la prospérité de l'entreprise commerciale qu'ils assurent. Ils achèvent l'éviction des enfants, du moins les privent d'un programme personnel.

Un rapide examen de ce roman ultime permettra de proposer une dernière hypothèse de l'interruption : **la mission nationale** a vraisemblablement heurté la revendication du territoire par les Montagnais et l'obligation faite aux Blancs de la respecter. En symétrie avec le troisième chapitre du premier roman (qui constituait un témoignage documentaire sur la mission écologique des pilotes de brousse), le deuxième de *la Montagne* décrit la vie des Montagnais de la Côte-Nord, justifie leur droit d'occupation¹⁵. À ses enfants indignés, Marc Boivin oppose une tolérance de l'altérité et la reconnaissance du fait autochtone :

... tu n'as pas le droit de mépriser ces gens, ou de les juger. Ils ont agi librement et c'est leur affaire. Quoi qu'ils aient fait, ils sont encore des hommes. Et ils sont, de plus, les premiers citoyens du pays... (p. 13).

Cette pétition de principe est assortie cependant de deux réserves qui en restreignent la portée.

L'acceptation de l'altérité ne va pas sans réticence, comme le laisse soupçonner la proposition « quoi qu'ils aient fait », confirmée par l'adverbe « encore », lequel se réfère à l'abandon du catholicisme au profit des mythologies ancestrales. La réticence est encore renforcée, dans la suite du texte, par la récurrence du mot « superstition » : utilisé une première fois par le mécanicien (tancé aussitôt par son patron, p. 14), le terme revient, quarante pages plus loin, repris par le narrateur en focalisation interne des Amérindiens :

Manitush et les siens n'étaient pas encore revenus de la nouvelle dévoilant que la première victime de leur superstition était Pierre Olier... (p. 54).

Touchant les droits territoriaux, le récit fait preuve d'un réalisme historique qui proroge jusqu'à la soumission la déconvenue d'Ashini. Concédant que les Blancs sont là « par droit du plus fort, ce qui ne sera jamais un bon droit » (p. 14), le texte pose en même temps le constat suivant : « Bien entendu, il est trop tard et jamais plus les Indiens ne posséderont leur pays » (p. 14). Ne serait-ce pas ce cul-de-sac « idéologique » qui empêcherait définitivement l'aventure romanesque, puisque cette dernière ne saurait s'accomplir, sans coup férir, dans la proximité des deux ethnies ? Chez Thériault, l'Antagoniste ne peut être sereinement amérindien. L'explicit de la série est en ce sens symptomatique : après avoir finalement assisté Marc Boivin dans son ultime mission de sauvetage, les Montagnais dissidents font amende honorable.

— [...] Tu n'as qu'à donner le signal, tous les hommes de ma bande et toutes les femmes accompliront ces tâches. Jusqu'à ce qu'elles soient terminées, ces gens t'appartiennent. Fais d'eux ce que tu voudras...

Et ainsi il en est aujourd'hui qu'à la base du Transport Aérien de Mistassini, en plus du quai et du grand hangar, il y a une magnifique piste taillée en pleine forêt où pourraient se poser même des avions lourds... (p. 60).

La réconciliation des occupants ne peut aboutir sans une reconnaissance des autorités réciproques. À cause de ce diktat référentiel, l'entreprise, peut-être, ne quitte pas la virtualité.

L'imaginaire est bloqué, l'aventure personnelle doit se trouver d'autres lieux.

Université du Québec à Montréal

Notes

- ¹ Yves Thériault se raconte, entretiens avec André Carpentier, Montréal, VLB éditeur, 1985, p. 143-144.
- ² En novembre 1959, *Alerte au camp 29 et la Revanche du Nascopie* ; en 1960, *la Loi de l'Apache* (mai) et *l'Homme de la Papinachois* (mars) ; en janvier 1962, *le Rapt du lac Caché* et *la Montagne sacrée*. Les illustrations des quatre premiers sont de Georges Lauda, celles des deux derniers de Rodolphe et Odette Vincent.
Selon la présentation liminaire du premier volume, Marc Boivin, à la mort de son épouse, quitte un emploi de pilote à Air Canada, s'achète deux avions et fonde le Transport Aérien Mistassini. C'est là que, dorénavant, viendront le rejoindre ses enfants (Lise et Yvon, respectivement âgés de quinze et seize ans), pour l'assister pendant leurs vacances scolaires. « Et c'est là que les deux adolescents vivront les aventures des AILES DU NORD » (*Alerte*, 7).
- ³ Les titres de la collection ne sont pas numérotés et chaque aventure est autonome, mais la dernière page de chacun des récits enclenche l'histoire suivante, dans la plus banale tradition du feuilleton. Le fait que l'explicit du sixième roman n'amorce pas de suite permettrait d'affirmer que l'interruption de la série était prévue au moment de la rédaction, d'autant plus qu'avec le sixième volume s'achèvent les vacances scolaires amorcées dans le premier.
- ⁴ En effet, il est écrit que le mécanicien fréquentait le « monastère des Pères Trappistes, à l'autre bout du lac... » (*Alerte*, 34).
- ⁵ Pour cette discussion, nous nous autorisons d'une consultation auprès de monsieur Clem Ford, anthropologue de l'Université de Montréal.
- ⁶ « J'aime mieux organiser mon plan à mesure que je fais le texte. La structuration d'instinct, si tu veux, me mène vers la structuration délibérée. À peu près tous mes romans ont été écrits de cette façon. » (« 35 ans de vie littéraire : Yves Thériault se raconte », entrevue réalisée par Renald Bérubé, *Voix & images*, vol. V, n° 2, hiver 1980, p. 234.)
- ⁷ *L'Homme*, p. 58, et *le Rapt*, p. 55.
- ⁸ Nous n'avons pas relevé que c'est le décès de l'épouse, évoqué dès le résumé préalable du premier roman, qui libère le pilote de grandes lignes et permet qu'il s'installe « [p]ar besoin de changement, [...] presque en forêt », comme pour combler la perte d'un espace idéal par un autre, mais réalisant tout de même une « ambition caressée depuis longtemps » (*Alerte*, 7). « Et il se voyait mal, retournant aux contrôles d'un avion de ligne, effectuant les monotones et régulières traversées de l'Atlantique, rivé à une altitude, à une route aérienne, à des modalités précises, pilotant un avion n'offrant à peu près pas de risques, observant à tout prix un horaire de voyage, confiant à son équipage au moins les deux tiers des responsabilités. Non, ce n'était

- pas la vie qu'il rêvait. Ce qu'il voulait, c'était cela, cet imprévu d'aujourd'hui, ce labeur essentiel... » (p. 31-32).
- ⁹ Le génie de l'adolescent est sanctionné par un vieux pilote, « un vétéran de la brousse, un chevronné » qui affirme : « J'ai souvent songé à une manœuvre comme celle-là, et je n'ai jamais eu le courage de la tenter » (*Alerte*, p. 59).
- ¹⁰ Les récits les mieux structurés des romans suivants semblent également avoir été inspirés par une documentation plus ou moins diffuse, plus ou moins avouée. Dans *la Revanche* le programme est géologique, une information scolaire et livresque est attribuée aux enfants. Dans *l'Homme*, c'est manifestement la carrière de Paul Provencher qui a inspiré la situation initiale. La référence cette fois est explicite : « Il a écrit un livre très intéressant, « Je vis en Forêt »¹¹, qui est presque un évangile pour ceux qui veulent voyager ou vivre dans les bois... » (p. 18). Non seulement l'homme traqué de l'histoire est-il comme lui prospecteur¹², mais encore un personnage nommé Paul Provencher intervient-il dans la recherche du fugitif. Dans *la Montagne*, une revendication de la vie traditionnelle sur le territoire ancestral par le groupe de Manitush reprend le projet d'*Ashini* (1960). Bien que son information y demeure approximative, Thériault s'est manifestement documenté. Il est intéressant de noter l'indication photographique proposée par Carpentier dans son recueil d'entretiens (hors texte, document n° 27). *La Loi et le Rapt*, dont les programmes sont les moins documentés, sont d'une inspiration encore plus banale.
- ¹¹ Thériault cite en français le titre original du livre de Paul Provencher édité en 1953, *I Live in the Woods*. Sous le titre *Vivre en forêt*, la traduction n'est parue qu'en 1973 aux éditions de L'Homme.
- ¹² On appréciera de découvrir que l'homme de la Papinachois est blessé à la jambe, comme le héros de *Cul-de-sac* publié l'année suivante : « ... la jambe dressée, étendue, ne supportant aucun poids, il chercha à reprendre des forces. [...] La fièvre le gagnait » (p. 23). Il glisse ensuite le long d'un talus puis roule inconscient dans « le ruisseau plus bas », comme en un terrier, en une caverne. « Au-dessus de lui, deux larges corneilles planèrent et, inquiètes, lancèrent dans le ciel leur cri lugubre (p. 27). »
- ¹³ Carpentier, *op. cit.*, 68.
- ¹⁴ Dans son introduction aux entretiens avec Thériault, et sans préciser autrement, Carpentier range l'épisode de l'aviation parmi les mythes autobiographiques (p. 22), après avoir proposé une explication séduisante et généreuse des « distorsions, petites ou grandes, que Thériault fait subir à son autobiographie » (p. 17). Sur ce point, nous n'avons pas cherché à prendre le texte romanesque en défaut. André Carpentier nous a confié qu'il avait appris de sources proches de Thériault que ce dernier n'aurait volé qu'une fois, en touriste, autour de 1960. Qu'importe, après tout, puisque, ainsi que le prétend le romancier même, « ce qu'on ne connaît pas, il y a toujours des bouquins pour nous l'apprendre » (Carpentier, *op. cit.*, p. 137).
- ¹⁵ *La Montagne* complète un programme diffus de la série, manifesté depuis le début par une prédilection pour les vocables montagnais, dont témoignent trois des titres. Installés aux bords de la forêt, les personnages sont décrits dès les premières pages dans un parentage des autochtones, comme eux passionnés et savants de la forêt, même taciturnes. La déception du

dernier roman est d'autant plus désolante que le texte de *la Revanche* manifestait un consentement culturel à l'interprétation légendaire des phénomènes naturels.